



Anaid Nicoloff

« Je me suis toujours considérée comme Arménienne »

Agnès pour certains, Anaid - du nom de son spectacle qui tourne depuis 2022 - pour d'autres, cette auteure et comédienne a plus d'un projet dans son sac. Dont son livre bilingue écrit par des jeunes en France et en Arménie.

Nouvelles d'Arménie Magazine : Votre spectacle s'intitule Anaid. Qui est Anaid ?
Anaid Nicoloff : Anaid, c'est moi. Derrière « Agnès » - prénom civil - il y a ce prénom familial et intime que mon grand-père utilisait. Anaid, c'est l'école arménienne du samedi, le doudouk de l'oncle Pierre, les larmes muettes de ma mamie, l'alphabet mystérieux, et les danses familiales quand la musique retentit. Anaid, c'est celle qui a reçu les histoires de cette culture : celles des contes, et celle avec un grand H. Anaid évoque aussi des figures mythiques et populaires : Anaït la paysanne puis reine, Anahid la déesse, et cette cousine tragique dont mon grand-père racontait la malédiction. Mettre Anaid au centre du spectacle, c'est montrer ce lien intime avec mon héritage, et affirmer la réconciliation de l'adulte que je suis avec ces silences et ces vérités familiales.

NAM : Vous vous adressez aux enfants dès 6 ans. Pourquoi ?

A. N. : Ce spectacle s'adresse à toutes les générations. Nous avons presque tous reçu quelque chose de nos aïeux. Et pour ceux d'entre nous qui ont des enfants ou petits-enfants, nous transmettons, volontairement ou non, un peu de ce que nous sommes. C'est de cela que traite le spectacle. Proposer ce spectacle à leur atten-

tion permet non seulement de leur faire découvrir une partie de la culture arménienne mais aussi de diffuser cette idée que posséder plusieurs cultures est un véritable trésor, d'autant plus quand on les partage.

NAM : Pourquoi la forme du conte ? Comment avez-vous collecté ces récits ?

A. N. : Ils sont une porte directe sur l'âme des peuples. Que j'aie travaillé sur des répertoires français, malgaches, sénéga-

lais ou arméniens, j'y retrouve toujours une poésie immédiate qui transporte. Pour Anaid, je suis d'abord allée puiser dans mes souvenirs : ce que ma mamig me racontait, les blagues-histoires de tonton René, le doudouk, la danse apprise tardivement. Ensuite j'ai interrogé des amies en Arménie et relu les classiques - Tchératz, Tumanyan, Aghayan, etc. J'ai répertorié des centaines d'histoires, mais j'ai compris que l'essence du spectacle devait rester intime : papig, mamig, la blague de tonton, la musique et la langue qui me résiste. Au final, ces contes et tableaux viennent de sources très diverses, mais tous appartiennent à mon enfance.

NAM : Vous dites : « ma famille a été déracinée. Et quand on est déraciné [...] on part avec



Anaid. Un voyage en Arménie entre tableaux intimes et contes populaires.



Khrop Virap. Anaid et sa maman, Ani, en avril 2016, en Arménie.

ses racines. Mais il reste toujours un peu de terre accrochée, une motte qui rappelle d'où on vient. » D'où venez-vous ?

A. N. : D'ici et d'ailleurs - je me décris comme « enfant du monde ». Côté paternel, des racines espagnoles ; côté maternel, Bitlis et Tigranakert en Arménie occidentale, peut-être l'Artsakh ou le Nakhitchevan selon les récits familiaux. J'ai la chance d'avoir pu me rendre en Artsakh en 2019 avec mon mari. Le battement de mon cœur avait un rythme différent là-bas. Mais je ressens la même vibration au monastère de Dadivank qu'à Noravank, ou encore quand j'entends la voix du père A. Movsesyan dans l'église de Beaumont. Alors peut-être que la terre dont je suis faite est celle d'un amour profond pour toutes les Arménies, pour peu qu'Anaid marche avec moi et qu'ensemble nous ayons la tête haute.

NAM : Vous préparez un livre bilingue écrit par des enfants de France et d'Arménie. En quoi consiste-t-il ?

A. N. : Le projet, né du jumelage Aix-en-Provence-Masis et Marseille-Erevan, se déroule en trois étapes : d'abord des ateliers d'écriture simultanés en classes françaises et arméniennes où les enfants produisent récits populaires et textes

personnels ; puis l'édition d'un livre bilingue réunissant une sélection thématique de ces travaux ; enfin la présentation de ce projet au tout public et la diffusion du livre au sein de centres culturels, bibliothèques et festivals. Nous finalisons le montage financier ; la ville de Marseille a voté une subvention. Je partirai en Arménie cet hiver pour animer les ateliers : l'ouvrage est prévu pour mai, avec des préventes début 2026 afin de financer la suite, notamment des présentations scolaires d'Anaid.

NAM : En quoi consiste, à votre avis, la transmission de l'identité arménienne dont vous vous faites un des relais ?

A. N. : La transmission, et c'est particulièrement vrai en diaspora, permet de garder vivante cette fameuse « identité arménienne » au moyen de la culture : l'Histoire et les histoires, la religion, la langue, la peinture, le cinéma, la musique... Pour ma part, je prends plaisir à être une passeuse d'histoires avec mes métiers de comédienne et d'autrice et c'est une chance de pouvoir réfléchir sur mon héritage à travers mes recherches. J'ai longtemps pensé que je n'étais pas légitime parce que je n'avais pas assez de connaissances de la langue

ou même de « sang arménien » comme certains, même au sein de la communauté ou dans ma propre famille, me l'ont fait ressentir. Et pourtant, je me suis toujours considérée comme arménienne. Mes racines ont toujours eu un immense écho en moi. Et cet écho tend à devenir de plus en plus puissant avec le temps. L'amour de cette culture ne passe donc pas que par le « sang » ou une sainte trilogie « langue, religion, voyages » qui définirait le « bon Arménien ». L'arménité, c'est aussi le désir vers cette culture, et je pense qu'il est important de respecter chacun dans son parcours.

C'est en Arménie, lors de mon premier voyage, que j'ai eu une clef. J'étais mal à l'aise de ne faire ce premier voyage « que » à 30 ans et en plus, de ne pas maîtriser la langue. Je l'ai exprimé à une Arménienne au marché. Sa réponse ne s'est pas faite attendre : « Mais ce n'est pas de votre faute si vous êtes partis ! Vous n'avez pas eu le choix ! Ce qui compte, c'est que vous soyez là, aujourd'hui, avec ou sans la langue, vous êtes ici chez vous. » Depuis, je suis réconciliée avec les « manques » et les « à peu près ». ■

Propos recueillis par Marie-Aude Panossian